

JEAN FROMOLS

DÉCOUVERTE D'UNE «PLAQUETTE DANUBIENNE» À PORT SUR SAÔNE (Dept. Haute Saône)

Un renseignement dont nous sommes redevable à M. Donjon, de Luxeuil, permit de retrouver il y a trois ans, après plus de vingt années de recherches, des documents concernant les fouilles anciennes de Port sur Saône. Un industriel, M. Galaire, établi dans cette localité - qui est l'antique Portus Abucinus, tête de navigation de la Saône - y fouilla vers 1860 au lieu-dit Magny le Port une villa gallo-romaine de quelques quarante chambres ainsi que des habitations modestes situées dans les champs voisins. Il mourut sans avoir publié ses découvertes, connues uniquement par l'énumération des estampilles sur terre sigillée trouvées par lui, dans une étude de Vaissier¹⁾, ainsi que par un entrefilet de quelques lignes paru dans la Revue Archéologique²⁾.

Grâce à M. Donjon nous avons pu étudier à Vesoul, entre les mains de M. de Trévilliers³⁾, trois albums contenant les plans côtés des fouilles de Magny le Port et, en grandeur et couleurs naturelles, la reproduction de tous les objets recueillis, dont les originaux semblent avoir disparu.

M. de Trévilliers a eu l'amabilité de permettre de photographier page par page les précieux albums achetés par lui, il y a une trentaine d'années chez un marchand de livres d'occasion.

La villa de Magny le Port fut construite au début du 2^{ème} siècle. Des débris céramiques abondants permettent de fixer la date de sa destruction entre 170 et 190 de notre ère⁴⁾.

Un objet figurant dans l'album n^o 2 de Galaire sur le feuillet 17 présente un intérêt particulier : Il s'agit d'une plaquette en plomb de 77 mm de large sur 90 mm de long (Taf. 39), coulée au moule. La fusibilité du plomb fait supposer que cette plaquette a été perdue dans les ruines de la villa après l'incendie de cette dernière.

Il s'agit d'une de ces plaquettes historiées connues sous le nom de «plaquettes danubiennes»,

1) Vaissier, Les poteries estampillées dans l'ancienne Séquanie, Mémoires Soc. d'Emulation du Doubs, 1881.

2) Rev. Arch. 1861, 404.

3) Nous remercions d'une part MM Lantier, Vermaeren et Thévenot et, d'autre part, les archéologues du musée de Zagreb : Mlle Degmedzic et MM Vinski et Gorenc, pour les références et informations qu'ils ont bien voulu nous communiquer. Nous remercions très chaleureusement M. de Trévilliers qui nous a permis de publier la figure de l'album Galaire représentant la plaquette danubienne inédite de Port sur Saône et le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence qui a bien voulu accepter de publier notre étude.

4) On est en droit d'être surpris de voir attribuer à

la destruction de la villa de Magny le Port une date antérieure à 200, mais le témoignage des débris céramiques est irrécusable. Il n'est pas inutile de rappeler ici ce qu'a écrit Grenier (Manuel Archéol. V, 1 [1931] 100) soutenant son opinion par une abondante bibliographie : au sujet des troubles antérieurs à 200 en Gaule : «La fin du règne d'Antonin et celui de son successeur Marc-Aurèle ouvrent une ère de calamités et de guerres. Il est question, en Gaule, dès ce moment, de Germains qu'il faut chasser, de révoltes réprimées. Il semble que, dès 166 Alésia ait été l'objet d'une destruction presque complète ; même catastrophe à Lillebonne. Les premières persécutions de Lyon datent de 177, l'apparition des bandes de Maternus de 187, la guerre entre Albinus et Septime Sévère de 196-97 etc.».

dont on a découvert de nombreux exemplaires dans le bassin du Moyen Danube. - La plaquette de Port sur Saône est le second spécimen trouvé hors de sa région d'origine et le premier découvert en Gaule.

*

Coulée au moule, elle porte sur une face en trois rangs ou registres horizontaux des figurations religieuses étrangères aux cultes romains et gaulois.

Au sommet, de chaque côté d'une arcature reposant sur deux colonnes, se trouvent des serpents lovés en cercle.

Sous l'arc dans un premier registre on voit Hélios de front, chlamyde au vent, sur un char tiré par quatre chevaux. Derrière partent quatre rayons dont les deux supérieurs se terminent par des renflements qui sont en réalité deux étoiles placées dans le champ. Dans la main du dieu on voit au dessus des têtes des chevaux un objet indéfinissable dans lequel d'autres plaquettes mieux conservées permettent de reconnaître un fouet.

Au deuxième registre se trouve au milieu une femme de haute taille flanquée de chaque côté d'un cavalier dont le très court mantelet flotte au vent, quoique les chevaux soient figurés à l'arrêt. Sous les sabots du cheval de droite est représenté un grand poisson, sous ceux du cheval de gauche un homme gisant.

Chacun des cavaliers est suivi d'un acolyte à pied.

Le cavalier de gauche lève la main dans un geste d'adoration ou de salut.

Au troisième registre on voit trois personnes, dont celle du milieu est plus grande que les autres, assis devant une table ronde recouverte d'une draperie qui lui donne quelque peu l'aspect d'un bac. A leur gauche un serviteur dépouille un animal (chevreau?) sous la surveillance d'un autre, personnage debout - à leur droite un homme conduit par la main par un second, marche en direction de la table.

Sous ce troisième registre figurent, en bordure, un lion, un grand vase à deux anses (cratère), un serpent et un coq.

*

Des objets semblables à celui de Port s/Saône ont été découverts en assez grand nombre⁵⁾ (Taf. 40-43) mais sauf deux exceptions, tous ont été trouvés dans le bassin du Moyen Danube (Pannonie, Dacie, Mésie).

⁵⁾ Toute la littérature jusqu'à 1937 a été indiquée avec précision dans le travail de D. Tudor, *Ephemeris Dacoromana* 7:189:1937.

Le dernier article publié est celui de Z. Oroszlan, paru dans *Dolgozatok* 19:145:1943 (résumé en allemand à la p 154).

Tudor a donné (p 199) une carte de distribution des plaquettes connues (ici fig 1). Il y a lieu d'y ajouter les plaquettes de Kisköszeg et de Dunaszekes⁶⁾ publiées par Oroszlan, l. c. p 145 - ainsi

que la plaquette de Tac-Fövenypuszta, «découverte dans une villa d'époque romaine» signalée par E. B. Thomas, *Acta Archaeologica* 6:100:1955 pl 29,2.

Nous mentionnons également - à titre documentaire - le travail de J. Fitz, *Intercisa II* (*Archaeol. Hungarica* 36:385:1957) qui présente et décrit une nouvelle fois la plaquette d'Intercisa déjà publiée par Hampel, *Arch. Ertes.* 23:343:1903 sous le n° 43.

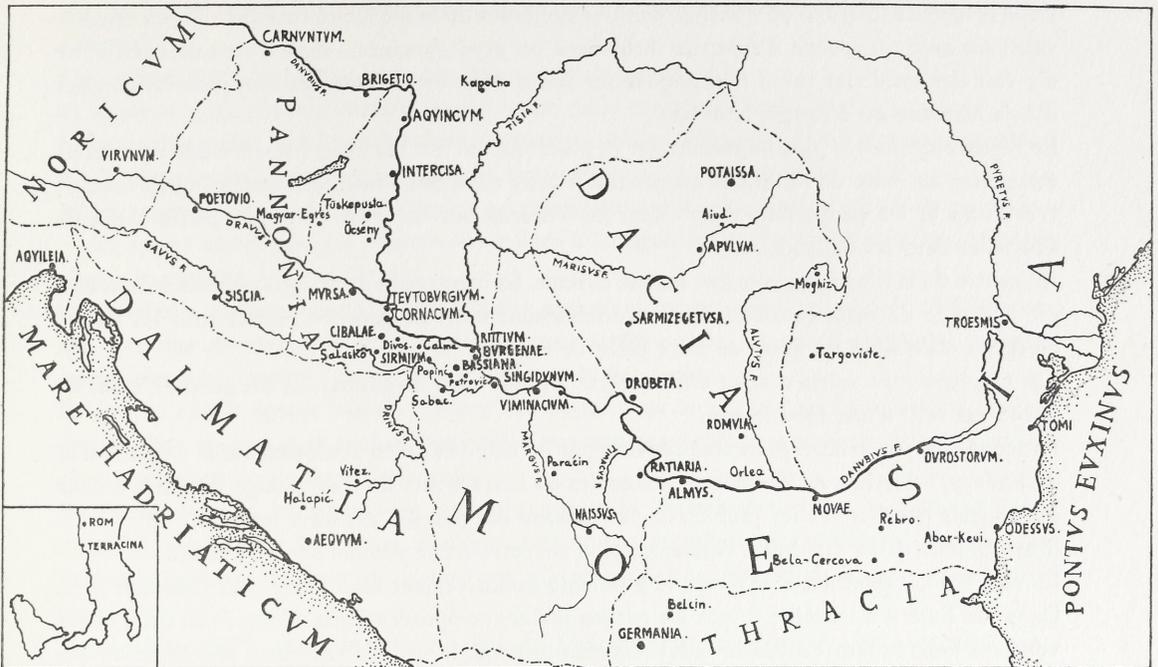


Fig. 1. Carte de la diffusion du culte des Cavaliers Danubiens (d'après Tudor).

La localisation des lieux de trouvaille de ces petits objets religieux est plus étroite - et différente - de celle du dieu-cavalier ou «cavalier thrace», dont le centre fut dans la Bulgarie actuelle.

*

Dans le registre supérieur l'image d'Hélios conduisant son char ne prête pas à équivoque. Sur des plaquettes plus finement travaillées ou mieux conservées que celle de Port s/Saône on voit à coté de Sol la Lune et 5 étoiles. Ce registre présente donc des puissances cosmiques.

Le registre inférieur montre une scène de «mystères», repas funéraire ou festin solennel réunissant les zélés d'un culte religieux selon les coutumes adoptées à partir de la fin du 2^{ème} siècle dans l'Empire Romain par les confréries religieuses qui s'inspiraient des religions asiatiques et en particulier des cultes de Mithra, de Sabazios ou des Cabires.

Cumont et Rostovtzeff ont voulu voir dans les plaquettes danubiennes des symboles du mithriacisme - mais, comme le fit judicieusement remarquer Chapouthier ⁶⁾ «si reflet mithriaque il y a, il est bien pâle... : Ni l'agape des mystes, ni le cratère, ni lion, coq et serpent... ne sont des emblèmes exclusivement mithriaques».

⁶⁾ Chapouthier, Les Dioscures au service d'une déesse (1935).

Dans le registre inférieur on pourrait voir des symboles de la mortalité humaine: Repas funèbre voisinant avec un groupe d'animaux chthoniens ou psychopompe, - mais il est tout aussi licite d'y voir des symboles sinon mithriaques du moins inspirés par une des croyances originaires d'Asie Mineure ou d'Égypte (Anubis).

Le registre central, le plus important par la place qui lui est réservée, présente des figurations étrangères au culte de Mithra et en général à ceux du monde méditerranéen: Il nous conduit vers l'Iran et les peuples-cavaliers - dont les Thraces ont du reste jadis fait partie avant de s'installer dans les Balkans.

Au centre de la rangée on voit une femme debout. Sa haute taille la désigne comme déesse. Elle est entourée de deux cavaliers dont invariablement celui de gauche - parfois tous les deux - lèvent la main dans un geste de salut plein de respect.

Les cavaliers sont suivis chacun d'un acolyte à pied; celui de gauche est un guerrier, celui de droite est vêtu d'une robe longue.

La scène rappelle celle, représentée souvent par les orfèvres gréco-pontiques sur la vaisselle d'or destinée aux Scythes, de l'hommage à Anahita ou l'investiture du chef - image familière à ceux qui se sont penchés sur les problèmes de l'histoire des peuples cavaliers iraniens.

Il est difficile de se dérober à l'interprétation de cette scène comme apport iranien.

Le regretté Chapouthier a envisagé le problème exclusivement sous l'angle du voisinage grec. Dans son livre il a examiné toutes les triades divines composées d'une déesse et de deux héros, vénérées jadis autour du bassin méditerranéen oriental. Il est ainsi parvenu à la conclusion que les cavaliers des plaquettes danubiennes représenteraient les Dioscures et le personnage féminin: «une déesse, que ne distingue aucune fonction limitative, ni guerrière, ni chasseresse, ni amoureuse, divinité omnipotente, - soit antérieure aux dieux de l'Olympe comme Cybèle, soit nouvelle-venue comme ces déesses étrangères qui se sont surimposées tout au fait du panthéon hellénique, - peut-être une Asiatique dompteuse de fauves comme Agdistis ou la Potnia thérôn».

Finalement Chapouthier a proposé de voir dans la déesse entourée de deux héros, Héléne divinisée, la plus belle des femmes, soeur immortelle des Dioscures⁷⁾.

Le même auteur a cru discerner l'origine iconographique de la triade des Dioscures entourant leur soeur non pas dans la légende contée par Homère, mais dans l'antique culte d'«Hélène-déesse» formant avec deux démons masculins la triade adorée à Samothrace, au sein même de la mer Thrace.

Il cite comme convergence une autre triade, celle de Cybèle entre les Cabires ou Dioscures.

Transposition d'images religieuses diverses venues d'Asie Mineure et d'Égypte - attestée par la présence d'un Anubis à côté de l'esclave écorcheur, barbarisation d'un thème hellénistique, adaptation au goût thrace d'une scène la théogonie grecque qui rappelait aux Thraces un vieux fond de croyance iranien: Il y a là probablement un mélange complexe d'influences diverses sans qu'on puisse préciser l'importance de chacune d'elles.

Quels sont, au fait, sur les plaquettes danubiennes, les éléments toujours présents et quelles

⁷⁾ Chapouthier a.a.O. 135.

sont les scènes variables, manquant parfois, et par conséquent considérées jadis comme moins essentielles?

Quatre figurations sont omniprésentes, ne manquant jamais :

- a) le personnage féminin, désigné par sa haute taille comme déesse
- b) le cavalier ou les deux cavaliers dont la monture piétine un homme couché ou un gros poisson
- c) l'acolyte à pied accompagnant chaque cavalier
- d) les serpents, ondulants dans l'espace au dessus ou derrière les cavaliers, lovés en cercle dans les angles supérieurs des plaquettes ou fixés à la façon d'un étandard à une hampe portée par le cavalier.

Les symboles astraux figurent d'une manière moins constante ou moins invariable: Sol (Hélios) sur son char est remplacé parfois par un buste à tête radiée, figurée discrètement, - il peut même manquer, comme cela est le cas de Luna et des étoiles.

Scènes et objets figurés varient encore davantage dans le registre du bas. Trépied, serpent, cratère, lion et coq sont parfois remplacés par une rangée de gobelets et de pains, chaque espèce représentée alors par trois unités.

En bonne logique les figurations toujours présentes doivent constituer le thème religieux essentiel, tandis que les autres, variables ou omises, semblent avoir été ajoutées sous une influence moins précise, moins vigoureuse, moins familière à l'esprit de l'artiste créateur des plaquettes.

Sur un bas-relief⁸⁾ représentant la scène de l'hommage à la déesse, les deux cavaliers sont désignés par une inscription en caractères grecs comme Dioscures. Un cavalier seul⁹⁾ du type «Dieu-cavalier thrace» est désigné comme «Deus Dobrates». Les deux inscriptions s'expliquent, si l'on suit la pensée du regretté Chapouthier, par la proximité du monde grec, de ses sculptures et du sujet, connu des imagiers religieux, des Dioscures entourant leur soeur Hélène, et, en ce qui concerne la stèle dédiée au Deus Dobrates, par le culte d'un dieu barbare, thrace d'après son nom comme d'après les phalères et le harnachement de son cheval.

L'image du néophyte accueilli par l'initiateur s'est transformée sur deux sculptures¹⁰⁾ en «empoignade» de lutteurs. Or, dans le monde iranien, la lutte avait un caractère sacré: Elle figure souvent parmi d'autres scènes religieuses.

Autre détail encore, essentiellement iranien: Sur un grand nombre de plaquettes et de stèles les cavaliers sont coiffés du «bachlyk», bonnet phrygien, porté par les cavaliers iraniens pour les préserver du vent et du froid.

Les deux cavaliers devant la déesse constituent-ils un dédoublement, une amplification du héros thrace, ou bien ce dernier est-il l'épigone amputé de son congénère de la scène d'adoration de la grande Agdistis par les deux cavaliers?

Il nous semble que la deuxième des deux théories est la bonne et que l'évolution est allée

⁸⁾ F. O. Görög Orszag, Museum Wien; Arch. Ert. 25, 1905, 11.

⁹⁾ F.O. Dunapentele, Arch. Ert. 23, 1903, 317.

¹⁰⁾ Mus. Szegesvar, Arch. Ert. 13, 1903, 323.

des «pseudo-Dioscures» iraniens au cavalier thrace solitaire¹¹⁾ - et, ensuite, peut-être au cavalier terrassant l'anguipède pour aboutir à Saint Georges dragoctone ou chasseur comme le suggère F. Benoit¹²⁾.

La disparition sur maints monuments religieux du bassin danubien de la déesse et d'un des deux cavaliers, ne laissant subsister qu'un seul héros à cheval, mais dont le cheval ne figure pas à l'arrêt mais lancé au «galop volant» semble être une autre phase mentale ou une autre transcription de la même héroïsation. Or, chose curieuse, il existe en Gaule quelques stèles représentant ce cavalier solitaire sur son cheval lancé au galop et on les a trouvées dans la même région que la plaquette de Port sur Saône.

A 70 km de Port sur Saône, à Belfort, on a mis au jour en 1859 au lieu-dit «Faubourg des Ancêtres» une stèle représentant un cavalier, chlamyde au vent, à longue chevelure hirsute, sa monture lancée au galop. Cette sculpture fut donnée au Musée des Unterlinden à Colmar, où nous l'avons vue (Taf. 44,1).

Le cavalier est indiscutablement de sexe masculin et c'est à tort qu'Espérandieu¹³⁾ l'a désigné comme «Epona»...

A 160 km plus au Nord, à Metz, furent trouvées il y a longtemps trois autres stèles de facture très barbare, représentant un cavalier sans armes, sur un cheval lancé au galop.

Elles proviennent du sanctuaire du Sablon et figurent chez Espérandieu¹⁴⁾ sous les numéros 4350-4351-4399 toujours comme «Epona». Le caractère celtique peu influencé par la romanisation, du sanctuaire du Sablon est attesté par une autre stèle¹⁵⁾ représentant une déesse ornée du torques.

Les 3 stèles messines - comme celle de Belfort - sont de basse époque.

Elles et la stèle de Belfort expliquent peut-être la trouvaille de la plaque danubienne de Port sur Saône: A partir de la fin du 2^{ème} siècle les armées romaines occupaient en permanence la région-frontière derrière le Rhin et jusque derrière les Vosges, formant ainsi un réseau d'interception contre les raids des Germains «libres». - Or, à cette époque ces troupes romaines ne se composaient plus de Romains, mais de barbares. Pannonie, Mésie et Dacie fournirent alors à l'Empire des formations de cavalerie.

On est loin de bien les connaître, car rares sont celles qui ont laissé en Gaule des inscriptions attestant leur présence, comme celle des «equites singulares Antoniniani cives Batavi sive Thraces adlecti» citée C. I. L. VI 31 162.

La plaquette en plomb de Port sur Saône a été fabriquée pour les adorateurs de lointaines divinités étrangères, comme le «cavalier thrace» de Belfort. Tous deux marquent probablement le passage de cavaliers danubiens dans la même région.

¹¹⁾ G.I.Kazarow, Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien. Dissertationes Pannonicae Ser. II Fasc. 14 (1938).

¹²⁾ F. Benoit, Archétypes plastiques en Ibérie de

l'«Épona» Gallo-Romaine, Ogam 6, 1954, 105 ff. - ders., L'héroïsation équestre (1954).

¹³⁾ Espérandieu 5 470.

¹⁴⁾ Espérandieu 4 350. 4 351. 4 399.

¹⁵⁾ Espérandieu 4 309.

Mais la figuration du Dieu-cavalier danubien thrace semble avoir servi aux autochtones gallo-romains comme modèle d'une Epona celtique ressuscitée après la fin du 2^{ème} siècle en même temps que d'autres dieux de la théogonie celtique. La primeur de cette théorie appartient à F. Benoit.

L'adaptation d'images de divinités d'un culte par les zéloteurs d'un autre culte n'est pas rare: Nous voyons bien le «cavalier thrace» devenir plus tard dans l'art byzantin et copte un St. Georges dragoctone ¹⁶⁾ après avoir figuré auparavant comme Bellérophon abattant la chimère ou encore comme Horus ou Hélios à cheval. Constantin I^{er} ne fit-il pas ériger à Constantinople un monument glorifiant le Christ sous l'aspect d'Hélios? ¹⁷⁾

*

Notre étude ne peut être qu'une présentation de matériel peu connu et la confrontation des thèses le concernant.

Elle concerne l'époque du début du grand brassage des peuples d'Europe Centrale et Orientale refoulés vers l'Occident par des nomades surgis des steppes d'Asie. Cette époque commença, au Bas Empire, par la rocade, aux quatre coins des marches de l'Empire, d'auxiliaires barbares, anciens prisonniers capturés lors de leurs premières incursions, ou guerriers d'une tribu volontairement ralliée.

Cette occupation des régions-frontière par les auxiliaires n'a laissé de traces matérielles plus abondantes que lorsque ces «foederati» appartenaient à des nations sédentaires comme le furent les Germains.

La découverte, en Lorraine, de vestiges du passage de cavaliers danubiens, présente un caractère d'inédit qui fera, nous l'espérons, pardonner les lacunes et les imperfections de notre texte.

¹⁶⁾ Holmquist, Kunstprobleme der Merowingerzeit
(1939) 110.

¹⁷⁾ Volbach, Amtl. Ber. Kgl. Kunstsammlung 1917/18,
126.